folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXIV

34° Année — N° 3

AUTOMNE 1971

143

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur:

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille par Carcassonne

Secrétaire Général:
RENÉ NELLI

22, Rue du Palais
Carcassonne

Secrétaire:
JEAN GUILAINE
87, Rue Voltaire
Carcassonne

TOME XXIV

34° Année — N° 3

AUTOMNE 1971

RÉDACTION: René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne Abonnement: 7 F par an — Prix au Numéro: 2 F.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 32, rue A.-Ramon, Carcassonne Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

distinguer des .200010-InevAlque agricole amene à FOLKLORE

Tome XXIV - 34° Année - Nº 3 - Automne 1971

to a Cest an Bones de member triniestre 1970 que l'Institut

...logique, demographique, ethnologique et puchistorique (1) -est effectuée qui permet de repérer une zone relativement

SOMMAIRE

Enquête Ethnologique en Pays de Sault. Rapport d'activité (Eté-Automne 71).

DANIEL FABRE - JACQUES LACROIX Avant-Propos.

all a Les contributions; q***us presentons maintenant, sont

Jean-Pierre BLANC

Du calendrier agricole traditionnel au calendrier agricole moderne.

*** sememe to bile, quisqu'elle est

definie selon des criteres metéorologiques, acornos spallituo FRANCINE OLIVE

La culture et le traitement du chanvre.

ince (1) On se ceportera aux erticles du D'E. Bland, étals Güllaine, de D. Fabre et J. Lagrois, in Folklore, 1971, Nr. 140, pp. 4-11, and

Avant-propos

C'est au cours du premier trimestre 1970 que l'Institut Pyrénéen d'Etudes Anthropologiques décide d'envoyer une mission scientifique dans la partie orientale de la chaîne pyrénéenne. Une pré-enquête multidisciplinaire — anthropologique, démographique, ethnologique et préhistorique (1) — est effectuée qui permet de repérer une zone relativement homogène — les communes d'Aunat et Rodome (canton de Belcaire), de Bessède et Le Clat (canton d'Axat) en Pays de Sault — longtemps protégée des apports étrangers tant au plan biologique que culturel et partiellement à l'abri de la dégradation de l'environnement naturel. Sur ce terrain propice, les différentes équipes de recherche doivent étudier les conditions d'équilibre entre l'homme et la biosphère et l'évolution des groupes culturels.

Une équipe ethnologique est constituée dont on nous confie la responsabilité, un programme d'enquête est alors établi et mené à bien au cours de plusieurs campagnes durant l'été et l'automne 1971 (2).

Les contributions, que nous présentons maintenant, sont l'œuvre de deux de nos collaborateurs : Jean-Pierre Blanc, géographe, et Francine Olive, dialectologue, dont le thème de recherche commun était : le travail.

L'enquête de géographie humaine a permis de mettre en évidence les traits fondamentaux suivants :

- La notion de temps de travail est exprimée en termes de saison agricole; notion elle-même, la bile, puisqu'elle est définie selon des critères météorologiques.
- L'activité agricole ralentie de l'hiver s'oppose à l'activité accélérée de l'été, et, au plan de la population active

⁽¹⁾ On se reportera aux articles du D $^{\rm r}$ R. Blanc, de J. Guilaine, de D. Fabre et J. Lacroix, in Folklore, 1971, N $^{\circ}$ 140, pp. 1-11.

⁽²⁾ Une présentation plus détaillée ouvrira la troisième livraison de cette enquête (à paraître dans un numéro ultérieur). Les contributions ci-après de J.-P. Blanc et F. Olive en constituent la première livraison. Remercions ici J. Séguy et les linguistes de l'Institut d'Etudes Méridionales qui ont mis à notre disposition le matériel d'enregistrement magnétique.

agricole, fait succéder au sous-emploi hivernal le sur-emploi estival.

— L'analyse différentielle de la pratique agricole amène à distinguer des villages de type avancé comme Aunat et Rodome, mais qui réagissent différemment devant la mise en commun des chantiers et des techniques de production, et des villages de type attardé, Bessède et Le Clat, qui se différencient selon des critères physiques: profils des sols, et humains: marginalité sociale.

Dans la présente publication, J.-P. Blanc analyse l'évolution du calendrier agricole traditionnel. On verra que ses conclusions relativisent quelque peu le profil sociologique de la France rurale établi par le Groupe de Sociologie Rurale du C.N.R.S. (3). En effet, sur la base d'indices comme l'introduction du tracteur, l'état de la main-d'œuvre et l'esprit d'entreprise des ruraux, J.-P. Blanc note que l'évolution se traduit : 1°) par un faible changement au niveau de l'horaire journalier de travail qui diminue; 2°) par un changement plus net au niveau de la production animale, l'élevage ovin a disparu ou disparaît, faute de main-d'œuvre; 3°) par un changement décisif au niveau de l'exploitation, certains villages n'ont plus de terrains en friche, effectuent le remembrement, augmentent la taille de leur chantier.

Pour rendre compte des vues prospectives de cette étude, nous emprunterons au sociologue H. Mendras sa formulation (4). On peut attester que pour Aunat et Rodome, c'est la « fin des paysans », c'est aussi la « fin des paysans » à Bessède-de-Sault mais sans avenir agricole en raison d'une micro-parcellisation et de la forte déclivité des terres cultivables notamment. Quant au Clat, nous y recueillons les derniers vestiges d'une « paysannerie traditionnelle finissante ».

C'est à une investigation très diversifiée bien qu'homogène que s'est consacrée Francine Olive. Au cours de son enquête, elle a collecté des matériaux muséographiques : outillage agricole traditionnel — « les choses » —, des matériaux linguistiques : lexique de l'outillage agricole — « les mots » —, des matériaux techno-économiques : techniques agricoles traditionnelles — « les opérations ».

Les objets recueillis sont au nombre de 60, ils s'inscrivent dans les catégories de pratiques suivantes :

⁽³⁾ Cf. Atlas de la France rurale (sous la direction de Jean Duplex), Paris A. Colin, 1968.

⁽⁴⁾ Cf. H. Mendras, La fin des paysans, changement et innovations dans les sociétés rurales françaises, Paris, A. Colin, 1970.

les cultures - les moyens de transport, l'attelage, les instruments aratoires, l'outillage de la moisson, le battage et le vannage, le traitement du chanvre, le jardinage, la fenaison;

l'élevage - les ovins, les bovins, le porc, la basse-cour.

Quant au lexique établi, il comprend plus de 900 termes.

L'étude ci-après de F. Olive concerne la culture et le traitement du chanvre, activité ancienne qui remonte à la fin du Moyen-Age et tardivement pratiquée en Pays de Sault, jusqu'à la première guerre mondiale. Après avoir évalué la place de la culture du chanvre dans l'activité agricole traditionnelle, F. Olive décrit minutieusement, de la chenevière au tisserand, les différentes techniques de transformation du chanvre, en reproduit graphiquement l'outillage essentiel puis, d'un point de vue ethnographique, situe la veillée du chanvre dans le cadre des institutions de transfert du savoir populaire. Cette analyse ethno-linguistique se clôt sur un glossaire.

Au terme de cette brève présentation, il apparaît que la zone d'enquête choisie, et plus particulièrement le village du Clat, manifeste quelques-uns des traits fondamentaux de la collectivité rurale traditionnelle. En effet, si l'autarcie démographique et économique semble perturbée, l'autarcie sociale et culturelle persiste en grande partie.

C'est à partir des résultats de ces premières enquêtes que l'on tentera une description de la « grammaire » des groupes culturels considérés, premier pas vers une typologie des cultures pyrénéennes.

D. FABRE et J. LACROIX.

Note liminaire:

Une bibliographie générale complétera la troisième livraison de l'Enquête ethnologique en Pays de Sault.

Du calendrier agricole traditionnel au calendrier agricole moderne

Le plateau de Rodome s'étend en forme de couloir allongé entre la vallée du Rebenty au N.O. et la vallée de l'Aude au S.E. sur une longueur de 8 km et une largeur atteignant 3 km. Il constitue la limite S.E. du département de l'Aude, et reste donc assez éloigné des centres de décision du chef-lieu administratif situé à 90 km. Cet isolement est accentué par le fait qu'en hiver les communications peuvent être rendues difficiles et même interrompues par les rigueurs du climat, fortement influencé par l'altitude. Cette dernière varie sur le plateau entre 900 et 1.000 mètres. On accède à ce plateau par une route à forte déclivité, étroite et sinueuse. La région est tournée essentiellement vers Axat situé à 20 km sur la vallée de l'Aude.

L'isolement et le cadre montagnard ont donné aux communes du plateau de Rodome une activité agricole originale; aussi il semblait intéressant d'étudier sur le plan géographique comment les agriculteurs se sont adaptés au milieu dans lequel ils vivent. Cette adaptation pose-t-elle des problèmes aux agriculteurs? Dans quelle mesure l'évolution agricole a-t-elle été influencée de l'extérieur? Cette évolution est-elle la même que celle qui caractérise la plupart des régions agricoles françaises? Peut-on affirmer par exemple comme H. Mendras (1) qu'il n'existe plus dans ces régions de paysans, mais au contraire des agriculteurs organisant scientifiquement leur travail? Telles sont les questions qui se posaient comme point de départ d'une étude géographique. Les réponses ne pouvant être apportées que par l'observation de l'agriculteur au travail, c'est à partir de cette observation et de l'enquête directe que nous avons pu reconstituer d'abord, l'emploi du temps journalier et saisonnier de l'agriculteur.

PROBLÉMATIQUE DU CALENDIER AGRICOLE SAISONNIER

L'influence des conditions physiques et, plus particulièrement, du clmat sur le déroulement de l'activité agricole, font qu'il est difficile d'établir un calendrier agricole saisonnier. Ainsi, le climat détermine des saisons bien tranchées mais d'inégale durée d'une année à l'autre: l'hiver s'annonce dès le mois d'octobre, mais peut apparaître très brutalement.

⁽¹⁾ H. Mentras, La fin des paysans, changement et innovations dans les sociétés rurales françaises, Paris, A. Colin, 1970.

Les autochtones qui arrivent à prévoir avec assez de précision le temps qu'il va faire ont été plusieurs fois surpris par la soudaineté de l'hiver. Ainsi, des agriculteurs ont été obligés, le 10 octobre 1970, d'aller chercher des bêtes qui pâturaient à la montagne sous une tempête de neige alors qu'ils se moquaient la veille de leurs voisins qui allaient récupérer leurs troupeaux « par un si beau temps ».

L'arrivée de l'hiver, à cause de l'altitude, annonce une longue saison pendant laquelle les travaux agricoles sont arrêtés et les bêtes rentrées à l'étable. Autant il est difficile de savoir quand l'hiver va débuter, autant il est difficile de donner une date approximative de l'arrivée du printemps. Pourtant, les beaux jours ont une grande influence sur le calendrier agricole. Les troupeaux peuvent commencer à sortir, donc nécessitent un travail plus long, les luzernes doivent être enrichies par l'apport d'engrais - aussi plus le printemps est précoce, plus la durée du travail de l'agriculteur augmente. Un printemps plus ou moins long à se déclarer aura des répercussions sur la grande saison des travaux qui débute normalement en juin avec le travail de l'herbe. Ainsi, un printemps tardif peut faire reculer la coupe des foins de plusieurs semaines et les derniers foins sont ramassés juste avant la période des moissons du début août. Donc, il ne va pas se produire un simple décalage dans le temps de tous les travaux mais simplement un raccourcissement de la période pendant laquelle ils doivent s'effectuer ce qui va demander un effort supplémentaire au paysan, par ailleurs très sollicité en cette période. Le calendrier est donc étroitement lié aux conditions atmosphériques et d'une année à l'autre le travail n'est jamais fait à la même époque. Aussi, la notion de temps, telle qu'elle apparaît aux agriculteurs n'est pas encore une notion chronométrique, mais une définition du temps en fonction du travail. Pour eux, le printemps ne débute que lorsqu'ils peuvent sortir leurs bêtes (Mars, Avril selon les années); l'été n'arrive que lorsqu'Is peuvent moissonner et même l'introduction de techniques nouvelles comme la moissonneuse-batteuse n'a pas modifié cette conception. Ils moissonnent plus tard, mais c'est toujours en été. A l'intérieur de ces saisons, les paysans ont pourtant des points de repère sur le calendrier qu'ils ont appris auprès des anciens: ce sont les dates de début ou de fin des travaux à partir desquels ils se sentent en avance ou en retard. Pourtant, ils savent qu'ils ne s'arrêteront que lorsque tous les travaux seront effectués, et que les pommes de terre seront ramassées, en septembre ou en octobre, peu importe, pourvu qu'elles soient ramassées.

Dans ces conditions, il semble que l'élaboration d'un calendrier à partir de jours et même de mois précis soit très délicate. La meilleure solution consisterait à prendre ces dates repères que connaissent tous les paysans mais elles sont aujourd'hui anciennes et l'introduction de nouvelles techniques fait en sorte qu'elles ne sont plus adaptées à l'agriculture actuelle — car il y a un décalage dans le temps. Ce n'est donc qu'approximativement que le début et la fin des saisons peut être fixé.

Si ces saisons sont caractérisées par leur variabilité dans la durée, elles sont bien individualisées et ce caractère va se retrouver dans la lecture du calendrier agricole qui fait apparaître un important déséquilibre entre les saisons.

LE DÉSÉQUILIBRE DU CALENDRIER AGRICOLE ACTUEL

L'étude de l'emploi du temps traditionnel et actuel manifeste un caractère commun: la concentration du travail en une période assez courte, et même parfois très courte, de l'année. Il semble que l'explication de ce fait doit être encore recherchée dans les conditions climatiques. En effet, la période pendant laquelle les agriculteurs travaillent le moins correspond aux trois mois de la mi-novembre à la mi-février, c'est-à-dire l'hiver. L'absence de travail s'explique par la rigueur du climat fortement influencé par l'altitude qui abaisse les températures et qui augmente les précipitations. Celles-ci sont abondantes et tombent sous forme de neige, paralysant toute l'activité économique basée sur l'agriculture. Dans les quatre communes, les troupeaux de bovins et d'ovins, lorsque cet élevage était encore pratiqué, sont contraints de rester à l'étable. Une exception toutefois pour la commune de Bessède dont le territoire s'étend jusque dans la vallée de l'Aude, située à 450 mètres d'altitude. Sur ce versant exposé au soleil, à proximité du hameau de Gesse, les plus riches propriétaires possédaient des bergeries dont on peut encore apercevoir certaines ruines, dans lesquelles ils descendaient les troupeaux d'ovins pendant l'hiver. L'enneigement étant de courte durée, les bêtes pouvaient sortir presque tous les jours et lorsque le mauvais temps les en empêchait, les bergers avaient la possibilité de couper les branches de chêne vert, abondant sur l'adret, qu'ils donnaient en pâture aux moutons. Si la commune de Bessède était privilégiée, celle de Le Clat, au contraire, en raison de sa situation à 1.200 m d'altitude, est soumise à un hiver très long atteignant parfois 4 mois et demi qui immobilise totalement les troupeaux et empêche toute culture. Le seul travail des agriculteurs consiste donc pendant l'hiver à soigner les troupeaux à l'étable, ce qui nécessite un labeur journalier de quatre heures pour un troupeau de 10 bovins et 20 ovins. Ces travaux s'effectuent le matin dès le lever de l'agriculteur, c'est-àdire à 7 heures et en fin d'après-midi. Une seule personne par famille peut effectuer facilement ces travaux, or les statistiques prouvent que la composition movenne des familles est de 3 à 4 individus actifs. On peut donc parler de sous-emploi pendant cette période de l'année, sous-emploi qui est fortement ressenti par les agriculteurs: « Nous vivrions bien et nous serions heureux si, pendant l'hiver, nous pouvions travailler ».

Autrefois, lorsque l'on cultivait le chanvre et le lin — c'est-à-dire vers 1900-1910 — les journées d'hiver étaient employées à la fabrication de cordes avec la filasse du chanvre séché. Ces cultures ayant disparues, ce travail qui s'effectuait dans de petits ateliers, a été abandonné et les agriculteurs consacrent aujourd'hui leurs journées à la réparation et l'entretien du matériel agricole. Une minorité trouve du travail dans les quelques

scieries de la région, mais la très faible industrialisation n'apporte pratiquement aucune solution. De novembre à la mi-mars, c'est la saison des grandes veillées, chaque fois qu'un agriculteur « tue le cochon », tous les habitants sont conviés à un repas. Si l'hiver peut être considéré comme une saison positive sur le plan social, favorisant les contacts humains, il pose un problème qui reste entier aujourd'hui sur le plan économique, car les agriculteurs ne disposent d'aucun revenu.

Par opposition à ce trimestre pendant lequel, selon le témoignage des informateurs, on « bavarde au coin du feu », les mois de mai, juin, juillet et août rassemblent la quasi totalité des travaux annuels. Dans l'agriculture de ces communes, les herbages tiennent une grande place. En effet, de fortes précipitations au printemps, accompagnées d'une montée sensible de la température, favorisent la croissance de la végétation mais surtout des prairies naturelles et artificielles. Celles-ci, qui couvrent de 80 à 90 % de la surface agricole utile des exploitations, arrivent à maturité dès la mi-juin, mais ce qui est très important pour l'emploi du temps de l'agriculteur, c'est qu'elles doivent être coupées presque toutes en même temps. Il est certain qu'à l'échelle de la parcelle, des micro-climats font que dans des zones bien abritées, l'herbe arrive à maturité avant celle des autres, situées par exemple sur un ubac. Ainsi l'agriculteur, qui est parfaitement conscient de ces nuances, peut mieux organiser son emploi du temps. Malgré cela, cette organisation est gênée par le caractère incertain du climat en cette saison. Les orages sont très fréquents, ils sont accompagnés de précipitations qui mouillent les foins et un travail supplémentaire est nécessaire pour les faire sécher. Ainsi chaque agriculteur ne doit pas hésiter, pour rentrer rapidement l'herbe, à travailler 2 ou 3 heures de plus dans la journée, car la manutention du foin nécessite un travail long et pénible. L'emballage et le transport en tracteur ont permis de résoudre en partie ce problème.

Au travail de l'herbe s'ajoute pendant cette saison la garde des troupeaux correspondant à un travail quotidien de 8 à 10 heures quelle que soit l'importance du cheptel. Chaque propriétaire possédant un troupeau, il ne peut consacrer un temps aussi long à cette tâche car d'autres activités agricoles l'appellent ailleurs.

Ainsi au problème du sous-emploi pendant l'hiver se substitue un problème de sur-emploi pendant l'été. Plusieurs solutions ont été apportées à ce dernier; solutions qui varient avec le temps.

La plus fréquemment attestée semble être celle du groupement des agriculteurs afin de rassembler les troupeaux pour les envoyer en estivage sous la surveillance d'un seul berger. Ce système d'élevage est adopté depuis très longtemps mais il ne résout le problème que partiellement. En effet, avant l'introduction du tracteur, le transport de l'herbe ne pouvait être fait que par un attelage de bœufs, aussi chaque propriétaire devait toujours garder au village des bêtes de travail ou des vaches laitières, l'utilisation de ces attelages n'excédait jamais une durée de 5 à 6 heures,

aussi fallait-il garder ces bêtes le reste de la journée. Le gardiennage n'était pas un travail pénible, il était effectué par les personnes âgées. C'est donc tous les membres de la famille qui participent au travail agricole en cette saison.

Entre la première et la deuxième guerre mondiales, la méthode employée pour l'élevage ovin était assez différente. Le groupement ne portait plus sur l'ensemble des villageois mais sur 5 ou 6 propriétaires possédant en commun une bergerie : la « cabana », située assez loin du village, qui abritait pendant l'été 100 à 150 bêtes. La garde du troupeau était effectuée à tour de rôle et le nombre de jours de garde était proportionnel au cheptel de chaque propriétaire. Ainsi les agriculteurs disposant d'un troupeau de 20 moutons n'avaient que 5 journées de garde a assurer par mois. Le gardien montait à la bergerie le matin à 11 heures jusqu'à 20 heures le soir, ce qui lui permettait de travailler à l'herbe pendant les premières heures de la matinée. L'ordre des jours de garde de chaque propriétaire était établi par tirage au sort au cours d'une réunion se tenant au café du village. La montée du troupeau à la métairie en mai était toujours précédée de la tonte des brebis. Contrairement à l'élevage bovin aucune bête ne restait au village.

Avant la première guerre mondiale, la pratique de cet élevage était encore bien différente. Il n'existait pas de métairie et le bétail était seulement parqué pendant la nuit dans les champs appartenant aux propriétaires. C'est également proportionnellement au nombre de moutons qu'il posédait que chaque agriculteur avait droit à un certain nombre de « nuitées » (nuit pendant laquelle le troupeau dormait sur son champ). L'avantage d'un tel système, c'est qu'il assurait la fumure des champs. Mais il présentait un grave inconvénient : il fallait assurer la garde du troupeau jour et nuit, ce qui nécessitait donc un travail supplémentaire. La garde de nuit entraînait de lourdes responsabilités. Il ne fallait pas se laisser surprendre par un orage et rentrer très vite au village avant que les moutons aient la laine mouillée. Cette responsabilité était d'autant plus grande que le gardien n'était pas propriétaire à part entière du troupeau. Il était quelquefois très fatigant pour un agriculteur de travailler toute la journée aux champs et d'être de garde la nuit. C'était pourtant ce qu'il faisait une fois par semaine. A ce propos, nous avons pu recueillir le témoignage d'un ancien berger de Bessède: « J'avais moissonné toute la journée avec ma famille et le soir comme je devais assurer la garde du troupeau, je décidai de ne pas rentrer à la maison après le travail des champs et j'avais pris le souper avant de partir. Le troupeau était au lieu lit « Pradels », à 6 kilomètres du village. Le berger l'avait déjà parqué. Il m'a fait comprendre que le temps était menaçant et qu'il faudrait faire attention cette nuit. Effectivement, un violent orage a éclaté et sa violence m'empêchait de revenir au village. Ce n'est que le matin, le champ étant recouvert d'eau que j'ai ramené le troupeau, mais les propriétaires n'ont pas apprécié ma conduite et ils auraient préféré me voir arriver avant l'orage. »

Le parc à l'intérieur duquel les moutons passaient la nuit avait environ 12 mètres de côté, les barrières étant constituées par des clayettes ou « clédas » de 2 mètres de côté soutenues par des « corps ». Chaque jour le parc était déplacé par le berger. Quelquefois le déplacement s'effectuait deux fois par jour: le soir et le matin très tôt à 5 heures (c'était la « matinada » jusqu'à 11 heures, pendant laquelle une autre partie du champ pouvait être fumée).

Le groupement des propriétaires pendant l'été est pratiqué depuis longtemps parce que ces derniers ont pris conscience de sa nécessité. Ainsi a-t-il fallu surmonter des problèmes très importants, liés à l'individualisme du paysan. Autrefois, les relations amicales qui régnaient dans ces communes ont facilité ce système, mais aujourd'hui l'individualisme réapparaît au niveau de chaque commune à la suite de rivalités nées de leur inégal développement. Ainsi, à Aunat,, certains propriétaires, plutôt que d'amener les bêtes dans un village voisin, ont défriché une forêt qu'ils ont clôturée et où ils les laissent paître pendant l'été. L'avantage d'un tel système, c'est qu'il permet de ne garder aucune bête au village et d'aller chercher celle dont on a besoin seulement au moment opportun, d'où un gain de temps. Cet individualisme commence à se faire sentir au niveau de l'exploitation. Toujours à Aunat, le remembrement vient d'être terminé et la constitution de grandes parcelles a permis à deux propriétaires de les clôturer et d'y enfermer les bêtes pendant tout l'été. Il semble donc que l'individualisme soit surtout lié au degré de développement et plus une exploitation peut se suffire, plus elle constitue un foyer isolé au milieu des autres. On ne peut encore parler de groupement que dans la commune de Rodome, le cheptel des communes de Bessède et Le Clat étant trop faible pour être envoyé à la montagne.

Certaines modifications sont intervenues. Ce ne sont plus des habitants du village ou des propriétaires qui gardent les troupeaux et il est même très difficile de trouver un berger en raison du caractère pénible de cette tâche et des lourdes responsabilités qui en découlent. Le travail du berger consiste à suivre les bêtes dans la montagne (plus il fait chaud, plus elles montent), à détecter les maladies, à éviter qu'une d'entre elles s'égare, à vérifier si un veau tête... A ces deux caractères précédents, il faut ajouter l'isolement pendant 4 mois et le salaire qui est loin d'être en rapport avec les responsabilités demandées. Le salaire est établi d'après le nombre de bêtes à garder. Ex.: à Rodome, pour 200 bovins environ, le berger gagne 4.800 à 5.000 francs pour toute la saison. Mais le propriétaire n'admet pas que le berger commette des erreurs, il le surveille et quelquefois lui apporte des vivres en supplément afin qu'il s'occupe davantage de son troupeau. Si autrefois la place de berger était très disputée en raison des primes qu'il recevait, aujourd'hui, ces dernières ayant disparu, la désignation d'un berger pose quelquefois des problèmes d'autant plus qu'il n'est même pas nourri par les propriétaires.

Comment les villages de Le Clat et de Bessède assurent-ils la garde des bovins ? La solution qui est appliquée consiste à garder le troupeau en

TABLEAU 1:

PRODUCTION ANIMALE:

EMPLOI DU TEMPS ANNUEL DE L'AGRICULTEUR.

troupeau moyen : 20 têtes

troupeau moyen: 5 à 10 têtes

			windApplied	Plantamental Indiana		PART TO STATE OF THE PART OF T
ndivi-	Nature de l'activité	Durée en heure	Personnel	Nature de l'activité	Durée en heure	Personnel
N	Sortie, gardiennage	2 h matin 6 h soir	se let don propriéte	Sortie, gardiennage	2 h matin 7 h soir	1
D	et rentrée à l'étable *	2 h matin 2 h soir		et rentrée à l'étable *	2 h matin 2 h soir	a 256
J	Soins à l'étable	2 h matin 2 h soir	1 ab abota	Soins à l'étable	2 h matin 2 h soir	1
Ms	Soins à l'étable alternant avec le pâturage *	2 h matin 2 h à 6 h soir	per en to en est en to en est en en esmelt en	Gardiennage par le propriétaire	4 h matin	Pourot quoi ti
Mi Jn	100 EE	6 h matin	1 pour 5 troupeaux	sur ses terres *	5 h soir	1 pour l' ensemble
Jt	Gardiennage des	4 h soir	2 pour 5 troupeaux	et des bêtes de	4 h matin	du troupeau
At	troupeaux +	24 h		travail *	6 h soir	(4) P (4) (5) (5) (6) (6) (6) (7)
0	2.01		igminis bal	Sortie, gardiennage et rentrée à l'étable *	2 h matin 7 h soir 2 h matin	1

Légende: * intra-communal dans un rayon de 3 km.

+ extra-communal dans un rayon de 8 km.

(axe oblique)

effectuant en même temps le travail des champs, ce qui entraîne un grand inconvénient car le rendement dans le travail s'en ressent. Des essais avaient pourtant été faits pour envoyer les bêtes en estivage, mais le caractère très traditionnel de l'agriculture fait que les paysans ont besoin de celles-ci en été et il arrivait quelquefois que le nombre de bovins à l'étable était plus important que celui qui pâturait à la montagne.

Sur le plateau de Rodome, le groupement ne s'est pas limité au système d'élevage et s'est étendu aux cultures. Ainsi les problèmes de transport, de manutention qui, nous l'avons vu, accaparent de nombreuses heures de travail ont été en partie résolus grâce à l'introduction de techniques nouvelles. Mais l'achat d'un tel matériel ne pouvait se faire individuellement par manque de capitaux. Aussi, a-t-il été créé une Coopérative d'Utilisation de Matériel Agricole (C.U.M.A.) dont le siège est à Aunat, mais qui s'étend sur plusieurs communes et dont le but originel fût de satisfaire au maximum les besoins des propriétaires pendant la belle saison. Aujourd'hui, elle facilite le travail toute l'année grâce à la modernisation des semailles, des labours... Ce système a donc permis un gain de temps, mais aussi un début de modernisation par groupement de capitaux. Mais, là encore, l'individualisme s'est renforcé et les propriétaires ont continué à acheter le matériel eux-mêmes, surtout ceux de Rodome, et délaissent aujourd'hui la C.U.M.A. qui ne fonctionne vraiment qu'à Aunat, c'est-à-dire là où se trouvent son siège et ses dirigeants.

Malgré ces groupements la période de dur labeur qui se termine avec le battage du grain est encore redoutée des agriculteurs qui voudraient agrandir leurs exploitation et qui ne peuvent le faire faute de temps. Pourquoi la modernisation se heurte-t-elle encore à des obstacles ? Pourquoi faut-il toujours travailler autant ?

LÉGENDE DES TABLEAUX CI-CONTRE :

- (1) Epandage du fumier.
- (2) Epandage du fumier selon le temps.
- (3) Semailles du blé.
- (4) Préparation de la terre (pommes de terre et betteraves).
- (5) Semailles des pommes de terre et betteraves.
- (6) Montée des troupeaux, entretien des champs.
- (7) Travail de l'herbe.
- (8) Moisson et battage du grain.
- (9) Semailles d'automne, descente des troupeaux, récolte des betteraves et pommes de terre.

Tableau 2.

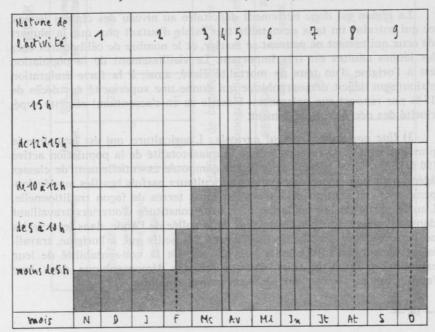
Production végétale, emploi du temps annuel de l'agriculteur :

Nombre moyen de jours de travail par mois pour 1 personne.

Nature de l'activité	27	ant J Ship	por	2	3	4 5	6	(n) (s)	7	8	9	A SIN
dezo a zsj	eus sons	B n	1 .iro	tolike	8 100 901		dress dress	Bo irpi	léră) neixen	bulles Gwille	erija Šab Beg	11)
de15à 20;	lons lon	etau 6 te 160	habi elle chises	1 570 (dim)	netgn perte berte	10.5	n ati					lind lind
de avā as j	THE EST	gar Star	onq	bried bried t de 2, lei	THE STATE OF		Sing					
moins de 40;	jeba Jeba	15,51	emil	1 = 1								
mois	N	0	3	F	Ms	ħν	Mi	Jn	Jt.	At	S	0

Tableau 3.

Production végétale, emploi du temps annuel de l'agriculteur : Nombre moyen d'heures de travail par jour pour 1 personne.



L'INFLUENCE DE L'EXODE RURAL ET DE L'INDRODUCTION DE NOUVELLES TECHNIQUES DE PRODUCTION

En observant les agriculteurs au travail, en étudiant les listes nominatives, en établissant des pyramides d'âge de la population globale et de population active, nous constatons que tous les villages ont en commun trois traits caractéristiques:

- 1) Une diminution constante de la population. En 60 ans, le Pays de Sault a perdu 52,7 % de la population. Bessède a perdu pendant la même période 70 % de ses habitants; il comptant 570 habitants en 1870, aujour-d'hui 91 seulement. Actuellement, la perte annuelle est de l'ordre de 2 %. La perte de main-d'œuvre, qui n'a pu être compensée par la mécanisation, a entraîné une augmentation considérable des terres en friche (60 à 65 % de la S.A.U. à Bessède), mais aussi un abandon de l'élevage ovin. Cet élevage a été le premier touché car il était de faible rapport. Le prix de la laine était assez bas; quant aux agneaux, les propriétaires n'arrivaient pas à les engraisser et au lieu de les vendre la première année, ils devaient les garder deux ans, ce qui explique la non-rentabilité. C'était aussi cet élevage qui, dans l'emploi du temps traditionnel, nécessitait un long travail de gardiennage.
- 2) Un vieillissement de la population: L'exode rural atteint un taux élevé chez les jeunes qui ne peuvent trouver dans l'agriculture les revenus suffisants qu'ils espèrent trouver ailleurs. Quelquefois, la surcharge démographique de certains foyers ne permet pas à tous les membres de la famille de vivre sur l'exploitation; la taille en est souvent réduite, comme l'indique le tableau ci-contre.

La région est donc nettement déficitaire au niveau des classes jeunes, ce qui entraîne un taux de natalité très faible d'autant plus que la plupart de ceux qui restent ne peuvent se marier, et le nombre de célibataires chez les jeunes adultes est très important. Le vieillissement de la population est à l'origine d'un taux de mortalité élevé, ainsi, à la forte émigration s'ajoute un déficit démographique qui donne une supériorité des décès de 15 % par rapport aux naissances. L'exode va en s'accentuant et cette supériorité des décès croît également.

3) Une population surtout agricole: L'agriculture, qui est la source la plus importante de revenu, occupe la quasi-totalité de la population active (90 à 95 %). Mais la population étant composée essentiellement de classes âgées, nous ne rencontrons que des agriculteurs parfois hostiles au développement et qui continuent à travailler leurs terres de façon traditionnelle. L'autre partie de la population active est constituée d'ouvriers travaillant dans les quelques usines électriques de la vallée de l'Aude, dans les scieries ou dans les Ponts et Chaussées. Ce sont des actifs qui, à l'origine, travaillaient dans l'agriculture mais qui, à cause de la non-rentabilité de leur exploitation, ou à la suite d'une surcharge démographique dans leur famille, ont pu trouver sur place un nouvel emploi.

TAILLE DES EXPLOITATIONS

黑斑。黑色	Nb.	S.A.U.	Taille moyen.	— de 5 Ha		5 à 9,9 Ha		10 à 14,5 Ha		+ de 15 Ha	
Communes	d'expl.	(Ha)	des exploitat.	Nb.	Sup.	Nb.	Sup.	Nb.	Sup.	Nb.	Sup.
BESSÈDE commune sans avenir agricole	14.	123	8,78	0	0	12	99	2	24	0	0
RODOME	28	311	11	2	9,4	16	127	3	35,6	7	138

Il est en effet difficile de concevoir que 4 ou 5 personnes puissent vivre sur une exploitation de 9 Ha.

Les caractéristiques démographiques de cet exode des jeunes apparaissent dans le tableau ci-après :

0 8 0 0	BESSÈDE		RODOME		AUNAT		LE CLAT		FRANCE
	Nomb.	% de pop.	Nomb.	º/o de pop.	Nomb.	% de pop.	Nomb.	% de pop.	º/o pop.
— de 20 ans (jeunes)	2	2,2	21	11,5	22	16,1	7	10,7	33
de 20 à 60 ans (adultes)	29	31,8	79	43,4	53	38,9	30	46,1	60
+ de 60 ans (vieux)	60	66	82	45,1	61	45	28	43,2	7

Le problème de l'exode rural n'a pas été résolu par l'introduction des machines qui aurait peut-être contribué à l'essor des communes. Si l'on applique à cette région la théorie économique qui affirme que l'exode rural est la condition nécessaire du progrès de l'agriculture, on pourrait en conclure qu'aujourd'hui le faible nombre des agriculteurs va assurer le développement de cette région. En fait, cette condition n'est pas suffisante car les agriculteurs qui restent doivent être jeunes, ne craignant pas d'innover et organisant rationnellement le travail. Ceci permet de comprendre que l'évolution de l'agriculture montre une assez grande stabilité. Ce sont des collectivités qui ont évolué très lentement au rythme des générations. Certains travaux sont pratiqués aujourd'hui comme ils étaient pratiqués il y a 50 ans - la moisson à la faux par exemple -. Les agriculteurs font obstacle à la mécanisation dans la mesure où ils hésitent à opérer un changement. Souvent, l'agriculteur qui innove est déprécié par la collectivité, aussi préfère-t-il continuer à travailler selon les méthodes traditionnelles. Les vieux agriculteurs sont encore les possesseurs de la terre et freinent l'innovation. Sur l'ensemble des quatre communes, on ne dénombre que trois jeunes moins de vingt ans qui ont choisi le métier d'agriculteur ou plutôt qui sont restés dans ce secteur. Il est étonnant de constater que ces trois jeunes sont domiciliés au Clat. Peut-on espérer que ces jeunes seront un jour à l'origine du développement agricole? Cela paraît peu probable, car ils ont très peu de contacts avec l'extérieur, ne participent à aucun groupement. Ils se contentent d'appliquer les méthodes de leurs parents qui gèrent seuls l'exploitation. Donc même quand le potentiel jeune existe, il n'est pas utilisé, et quand ces jeunes pourront diriger eux-mêmes l'exploitation - c'est-à-dire à la mort de leurs parents - le désir d'évolution ne se manifestera plus en eux. Le tableau de l'âge des exploitants est par ailleurs révélateur :

Nombre d	exploitants	Classes d'âge			
0	minight &	moins de 30 ans			
7 %	25 %	de 30 à 39 ans			
18 %		de 40 à 49 ans			
34 %		de 50 à 59 ans			
33 %	75 %	de 60 à 69 ans			
8 %		plus de 70 ans			

Pourtant depuis 15 ans, dans deux villages: Aunat et Rodome, les mécanismes commencent à jouer en sens inverse. Ce fut d'abord la création de la C.U.M.A. qui apporta un changement dans les méthodes traditionnelles en introduisant le tracteur. Ce fut ensuite la prise de conscience par les plus jeunes exploitants de la possibilité d'agrandir leurs exploitations

en profitant du départ de leurs voisins et de travailler plus rationnellement en pratiquant le remembrement. Cela se traduit dans le paysage agricole, d'une part par une régression des friches qui ont pratiquement disparues si l'on excepte celles correspondant aux terrains accidentés, et d'autre part, par un agrandissement des parcelles et un regroupement de celles-ci au niveau de l'exploitation.

L'introduction du tracteur a modifié quelque peu l'emploi du temps. Il permet aussi un gain de temps à l'époque des grands travaux, le transport du foin, par exemple, pouvant s'effectuer plus rapidement, de même que la manutention et le stockage grâce à l'emballage du foin. Ces gains de temps permettent de cultiver une exploitation encore plus grande dans la mesure où le propriétaire est dynamique et accepte le changemnt. Grâce au tracteur, qui effectue les travaux accomplis autrefois par les bœufs, ces derniers peuvent être envoyés estiver comme toutes les bêtes, supprimant ainsi tout problème de gardiennage (pendant les heures où ils n'étaient pas utilisés).

Pourquoi cette évolution ne s'applique-t-elle qu'aux deux villages? Une des principales causes réside dans la facilité de mécaniser grâce à la faible déclivité des parcelles, mais que ces deux villages aient accepté de suivre les directives de conseiller agricoles et d'autres organismes qualifiés témoigne de la volonté d'opérer un changement. En interrogeant les agriculteurs, on retrouve toujours cette nécessité de modifier les méthodes traditionnelles car, pour eux, « c'est la seule façon de s'en sortir ». Par contre, la réponse n'est pas la même dans les deux autres communes où l'on « préfère attendre les événements plutôt que de les prévoir », tel cet agriculteur, âgé de 50 ans, qui nous disait : « A mon âge, que voulez-vous que je fasse? »

Bien sûr, la mécanisation s'est heurtée a des problèmes financiers que seul, le groupement a pu résoudre à l'origine. L'achat du matériel en empruntant était un risque que les agriculteurs ne prenaient pas isolément. Le groupement a donné confiance aux exploitants qui, à RODOME et AUNAT, n'hésitent pas à se lancer aujourd'hui individuellement dans des emprunts. Ces différents facteurs d'évolution expliquent le trableau cidessous:

neux repart	I Jeo Heveni	Nambra da tractarra	Date introduction		
Communes	Nb. Exploit.	Nombre de tracteurs	C.U.M.A.	Ind.	
AUNAT	25	10 (dont 5 appart. C.U.M.A.)	1 4050	1957	
RODOME .	28	12	1953	1955	
BESSEDE .	14	mes need donces du rel'gl.		1964	
LE CLAT	15	5 Target 0.85 he (7.2 Mar)		1965	

En fonction de la conjoncture économique actuelle, les exploitations de plus de 15 Ha ayant fait un effort d'adaptation, sont les seules à pouvoir jouer un rôle dans l'avenir, à condition qu'elles continuent dans cette voie. Leur place est de l'ordre de 35 % à RODOME et AUNAT, alors que les deux autres communes n'en possèdent pas. Ce changement qui s'est opéré n'a pas entraîné seulement un gain de temps. Celui-ci s'est accompagné d'une modification de la façon même de travailler. Dans l'emploi du temps traditionnel, l'agriculteur devait être fort et résistant et ces deux conditions suffisaient pour faire de lui un bon paysan. Aujourd'hui, il doit connaître le fonctionnement des machines. Il doit savoir les régler et la compétence dans ce domaine ne se rencontre pas chez tous les agriculteurs et surtout chez les personnes âgées. Dans les communes de Rodome et Aunat on peut dénoter chez les agriculteurs le souci de se perfectionner pour arriver à une meilleure utilisation de leurs outils. Au contraire, à Bessède et Le Clat, en raison de la faible mécanisation, le travail agricole dépend encore beaucoup de l'aptitude physique.

CONCLUSION

S'il fallait établir une typologie concernant l'évolution de l'agriculture dans ces communes, celle-ci pourrait être bâtie sur deux critères essentiels :

- les conditions physiques d'une part, qui influent sur la répartition annuelle des travaux, sur l'introduction du machinisme, sur l'exode rural;
- le dynamisme de la population d'autre part, qui joue un rôle plus ou moins déterminant sur l'organisation du travail.

Cette typologie nous fait apparaître trois régions différentes :

La commune du Clat, au climat rude, au relief accidenté; au faible dynamisme. Ces trois facteurs contribuent à accroître l'isolement à réduire le travail dans le temps et dans l'espace et sont un obstacle à toute évolution.

La commune de Bessède, bénéficiant d'un temps plus clément; mais au relief accidenté. Ce dernier facteur a accéléré l'exode rural et a contribué au faible dynamisme de la population âgée qui est la seule à être restée. Si l'isolement est moins important et si le travail est mieux réparti dans l'année, le retard est le même cependant que dans la commune précédente.

Les communes de Rodome et Aunat qui, malgré la concentration du travail en une courte période de l'année, commencent à s'adapter aux conditions nouvelles de l'agriculture grâce au dynamisme de certains agriculteurs et aux formes assez douces du relief.

J.-P. BLANC.

La culture et le traitement du chanvre

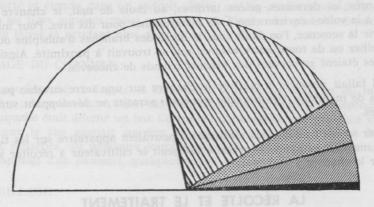
C'est aux environs de 1900 que le chanvre a cessé d'être cultivé dans le pays. L'apparition sur le marché de tissus à des prix abordables a éliminé cette culture dont le travail était pénible, long, minutieux et peu rentable.

Aujourd'hui des lieux nommés « canebar » rappellent qu'il y avait là des chènevières; des « penches » : sérans, des « aspias » : dévidoirs, retrouvés au fond d'une grange ou d'un grenier, témoignent de cette culture dont se souviennent les octogénaires.

Cultivé pour obtenir la filasse nécessaire aux besoins de la ferme, jamais pour être vendu, le chanvre n'occupait qu'une faible superficie par rapport aux cultures principales : environ 10 ares de chanvre pour 4 hectares dans une propriété de 9 hectares de terres cultivées.

Tableau 1. Tableau 1.

La culture du chanvre dans l'ensemble de la production végétale moyenne.



Légende :

céréales : 4 ha (44 %)

prairies artificielles : 3,5 ha (38 %)

divers : 0,75 ha (8,3 %)

pommes de terre : 0,65 ha (7,2 %)

chanvre : 0,10 ha (1,1 %).

LES CONDITIONS DE LA CULTURE

Les terres les meilleures sont réservées au chanvre qui exige un sol riche en humus. Pratiquant un assolement régulier pour les autres cultures, des cultivateurs faisaient entrer le chanvre dans un cycle triennal : chanvre, blé, pommes de terre. En raison de partages successifs, le paysan ne possédait généralement que quelques ares dans les endroits les plus fertiles ; l'assolement n'était alors pas possible ; toutefois la croissance rapide du chanvre qui laisse des éléments fertilisants et étouffe à peu près toute autre végétation, permettait de cultiver cette plante plusieurs années consécutives au même endroit.

Cette culture exige une fumure riche en azote pour activer la croissance après la levée, en potasse et en phosphate pour obtenir une plante vigoureuse donnant une filasse souple et blanche. Aussi employait-on principalement du fumier de brebis arrosé de purin afin de hâter la décomposition. L'on en répandait deux tonnes sur dix ares.

Au début de l'hiver, un labour profond permet d'enfouir le fumier; au printemps un labour léger ameublit la terre; un premier hersage, suivi d'un second peu de temps avant de semer, supprime la moindre motte et rend le sol poudreux.

Après les dernières gelées tardives, au mois de mai, le chanvre est semé à la volée : environ cinq à six kilogrammes pour dix ares. Pour mieux couvrir la semence, l'on fixait sous la herse des branches d'aubépine ou de prunellier ou de toute autre essence qui se trouvait à proximité. Ainsi les graines étaient préservées des oiseaux friands de chènevis.

Il fallait renoncer à cultiver le chanvre sur une terre envahie par la « coga de mandra », l'orobranche rameuse, parasite se développant sur les racines.

Par temps humide, des moisissures pouvaient apparaître sur les tiges. Cette maladie, nommée « carbon », obligeait le cultivateur à récolter sans tarder le chanvre.

LA RÉCOLTE ET LE TRAITEMENT

Plante dioïque, le chanvre présente des pieds mâles assez grêles, des pieds femelles plus forts et plus élevés. L'aspect plus vigoureux, plus touffu des pieds femelles est à l'origine de la confusion faite par les paysans qui appellent « carbe », le pied femelle, et « fumenelha », le pied mâle.

La récolte se fait en deux étapes : au mois d'août, dès que les tiges jaunissent, les pieds mâles sont arrachés ; un mois plus tard, les pieds femelles, lorsque le chènevis : « canabon », est mûr.

Fait à la main, ce travail est pénible : en période de sécheresse la tige tient fortement au sol ; si la terre est très humide, une grosse motte reste attachée à la racine. Les tiges arrachées et déposées par poignées sur le sol par les hommes, étaient liées, par les femmes, en fagots de trente centimètres de tour environ, à l'aide de fines branches de saule ou de paille de seigle. Dix ares donnaient en moyenne quatre cents fagots qui étaient dressés par groupes de sept ou huit, en moyettes, afin de sécher. Deux personnes mettaient une journée pour ce travail.

Même manière de procéder pour les pieds femelles. Un jour de soleil, l'on revenait à la chènevière afin de récolter la graine. Dans un coin du champ, les tiges femelles étaient étendues sur un bourras; les pointes placées au milieu se touchaient et pouvaient être égrenées par les mêmes coups de fléau.

Le chènevis, alors transporté à la ferme, était vanné dans un endroit exposé au vent, puis monté au grenier où l'on gardait la semence nécessaire, le reste étant donné aux poules.

LE ROUISSAGE:

Cette opération a pour but de dissoudre la matière gommeuse agglutinée aux fibres.

Dès qu'il était bien sec et afin qu'il ne s'éparpillât pas, le chanvre était transporté et étendu dans un endroit abrité, sur un chaume, non dans un pré où les tiges auraient moisi au contact de l'herbe. La pluie rouissait le chanvre laissé là pendant plus d'un mois.

SECHAGE DU CHANVRE:

A nouveau lié en fagots, il était porté à la ferme à la fin du mois d'octobre; dans la cour, à l'abri du vent, il séchait sur une claie suspendue, sous laquelle était allumé un feu. Ce travail qui exigeait une présence vigilante, car le feu gagnait souvent le chanvre, demandait environ huit heures, réparties sur plusieurs jours; lorsque le temps s'y prêtait et que l'on disposait d'un moment, quelques fagots étaient mis à sécher.

LE TEILLAGE:

Il consiste à extraire la filasse en la séparant de la teille. Deux opérations complémentaires l'une de l'autre étaient nécessaires pour mener à bien ce travail, effectué en plusieurs fois, comme le séchage, lorsque d'autres tâches plus urgentes n'accaparaient pas le cultivateur.

D'abord les hommes brisaient le bois du chanvre avec une broie pour le détacher de la filasse.

D'une main faisant glisser au fur et à mesure la poignée de chanvre posée sur la broie, le paysan abaissait et relevait de l'autre main le couteau mobile; les tiges écrasées sur la moitié de leur longueur, on recommençait l'opération en tenant la partie broyée.

Une fois brisées, les tiges étaient mises en « massons », paquets composés de trois ou quatre poignées, alignés dans un baquet creusé dans un tronc d'arbre. Deux personnes, des enfants généralement, placés de part et d'autre, frappaient à coups rythmés le chanvre avec des massettes en bois, ainsi, le reste de la teille adhérant à la filasse se détachait tout à fait.

LE SERANÇAGE:

Il a pour but de séparer les unes des autres les différentes sortes de filasse, à l'aide d'un séran. L'outil est placé horizontalement en travers d'un banc; il est fixé par une cheville et par une grosse pierre posée dessus; la filasse en nattes, est passée à plusieurs reprises sur les dents du séran; l'on obtient d'abord la filasse la plus longue et la plus fine: le « prim », l'œuvre blonde destinée aux chemises, aux draps fins; ensuite la « stolpa », l'étoupe, pour les draps grossiers et enfin le « borret », les résidus, pour les bourras et les sacs.

LE FILAGE:

Les femmes filaient durant les soirées d'hiver; elles suçaient constamment une noisette ou un pruneau, afin de ne pas avoir la bouche sèche, car elles humectaient leurs doigts de salive pour tirer sur le chanvre mis quenouille et le tordre en l'enroulant sur le fuseau. Une fois filé, le chanvre était mis en écheveaux à l'aide d'une « aspia », dévidoir.

LE BLANCHISSAGE:

Le « coire » est également un travail réservé aux femmes. Les écheveaux étaient mis dans un « dorc », cuvier en terre cuite, placé dans un coin de l'âtre, ou à défaut dans un « ruscadièr » : cuvier en boir ; si le cuvier n'était pas suffisant, il était possible de l'agrandir en plaçant sur le haut une « rusca », cercle découpé dans une écorce de tilleul. Sur un « cendrièr », drap grossier contenant de la cendre et posé sur les écheveaux, on versait, avec une casserole au long manche, de l'eau qu chauffait dans un chaudron. Le « lhichiu », eau imprégnée de cendre sortant du cuvier par le trou d'écoulement, était récupéré et chauffé à nouveau. L'opération était terminée lorsque cette eau n'était pas moins chaude que celle qu'on y versait. Cela demandait pour le moins deux jours et deux nuits. C'était l'occasion pour les gens du village de se réunir pour de longues veillées où l'on racontait des histoires que l'on terminait par ces mots :

« Coca de fus, Non vo'n disi pus. »

Il ne restait plus alors qu'à rincer abondamment la filasse, faire sécher les échevaux que l'on mettait ensuite en pelotes à l'aide d'un « dabanelh », dévidoir sur pied. L'on obtenait en moyenne une trentaine de pelotes pesant chacune deux kilogrammes. Le chanvre pouvait alors être porté chez le tisserand.

ANNEXE 1

Description des outils nécessaires à la préparation du chanvre

Dessin nº 1: Broie, « barga », uniquement utilisée pour broyer le chanvre; fabriquée par le paysan; en hêtre; longueur: 80 cm., hauteur: 60 cm; composée de trois couteaux, deux fixes horizonteaux, entre eux un couteau mobile terminé par une poignée; ces couteaux sont soutenus par quatre pieds faits de deux fourches d'arbre, consolidées par trois barreaux.

Elle a été dessinée à partir de descriptions faites par les informateurs, car il n'en reste aucune dans le pays, étant d'aspect trop rudimentaire pour avoir été gardée après la fin de son utilisation.

Dessin n° 2: Baquet, massettes, complétaient le travail de la broie; le baquet, « nauc », était fait d'une seule pièce creusée dans un tronc de hêtre; mesures: $160 \text{ cm} \times 25 \text{ cm} \times 20 \text{ cm}$.

Les massettes, « massas », de forme cylindrique d'un côté, conique de l'autre, étaient munies d'un manche de 80 cm.

Dessin nº 3: Séran, « penche », fait par un artisan du pays; a servi uniquement à sérancer le canvre; planche en sapin de 2 cm d'épaisseur, de 60 cm de l'ong, de 20 cm dans sa partie la plus large, celle munie de pointes en fer; l'autre partie est percée de trois trous dans lesquels on met des chevilles en bois pour fixer le séran.

Les pointes sont fixées à une plaque de fer clouée à une extrémité de la planche. Elles sont au nombre de 75 : 5 rangées de 15, et ont 12 cm de long.

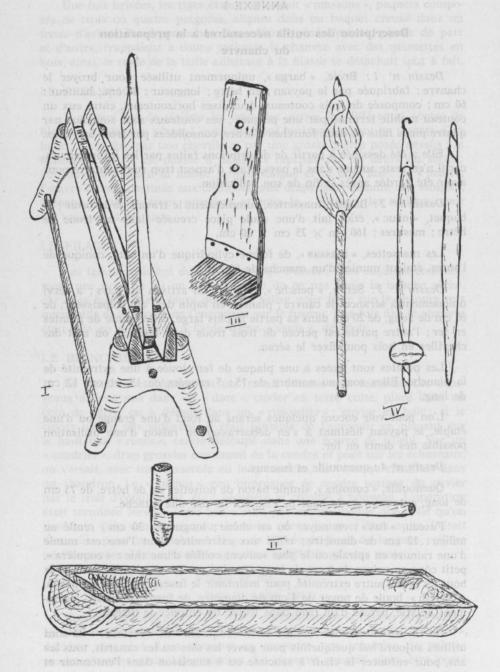
L'on peut voir encore quelques sérans au fond d'une grange ou d'une étable, le paysan hésitant à s'en débarrasser en raison d'une utilisation possible des dents en fer.

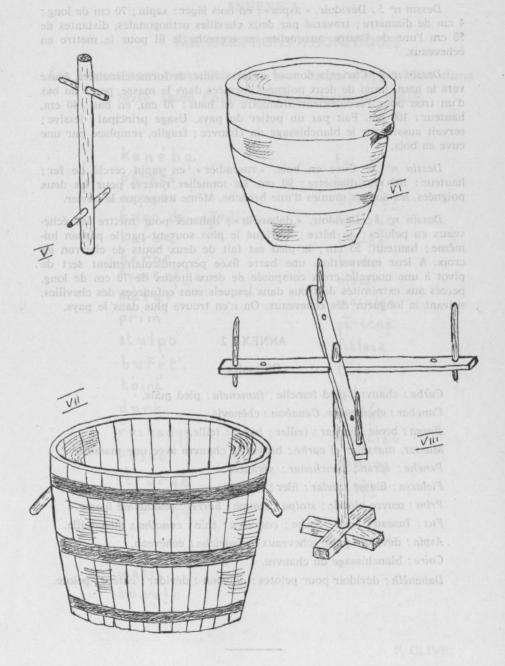
Dessin nº 4: quenouille et fuseaux.

Quenouille, « conolha », simple bâton de noisetier ou de hêtre, de 75 cm de long, entouré vers le haut de chanvre lié par une attache.

Fuseau, « fus »; en noyer ou en chêne; longueur: 30 cm; renflé au milieu: 12 cm de diamètre; effilé aux extrémités dont l'une est munie d'une rainure en spirale ou le plus souvent coiffée d'une thie: « coquièra », petit cône en cuivre de 6 cm de long, terminé par un crocher où est fixé le bout du fil. A l'autre extrémité, pour maintenir le fuseau vertical, un peson, « vertelh », boule de noyer de 4 cm de diamètre, de forme arrondie, légèrement aplatie, percée d'un trou dans lequel on enfonce le fuseau.

On trouve encore des fuseaux sans « coquièra » ni « vertelh » : ils sont utilisés aujourd'hui quelquefois pour gaver les oies ou les canards, tous les ans, pour enfoncer la chair à saucisse ou à saucisson dans l'entonnoir et les boyaux.





Dessin n° 5: Dévidoir, « aspia »; en bois léger : sapin ; 70 cm de long ; 4 cm de diamètre ; traversé par deux chevilles orthogonales, distantes de 50 cm l'une de l'autre, auxquelles on accroche le fil pour le mettre en écheveaux.

Dessin n° 6: Cuvier, « dorc »; en terre cuite, de forme circulaire, évasé vers le haut, muni de deux poignées formées dans la masse, percé au bas d'un trou pour l'écoulement. Diamètre en haut: 70 cm, en bas: 40 cm, hauteur: 100 cm. Fait par un potier du pays. Usage principal: lessive; servait aussi pour le blanchissage du chanvre; fragile, remplacé par une cuve en bois.

Dessin nº 7: Cuve en bois, « ruscadièr », en sapin cerclé de fer; hauteur: 100 cm, diamètre: 90 cm. Le tonnelier réserve pour les deux poignées, les douves munies d'une branche. Même usage que le cuvier.

Dessin nº 8: Dévidoir, « dabanelh »; dabanèl pour mettre les écheveaux en pelotes; en hêtre; fabriqué le plus souvent par le paysan luimême; hauteur: 55 cm; le pied est fait de deux bouts de chevron en croix. A leur intersection, une barre fixée perpendiculairement sert de pivot à une nouvelle croix composée de deux liteaux de 70 cm de long, percés aux extrémités de trous dans lesquels sont enfoncées des chevilles, suivant la longueur des écheveaux. On n'en trouve plus dans le pays.

ANNEXE 2

Glossaire

Carbe: chanvre, pied femelle; fumenela: pied mâle.

Canebar: chènevière. Canabon: chènevis.

Barga: broie; bargar: teiller; basca: teille.

Massar, massolar el carbe: broyer le chanvre avec une massette.

Penche: séran; penchenar: sérancer. Fielassa: filasse; fielar: filer: fièl: fil.

Prim: œuvre blonde; stolpa: étoupe; borrèt: résidus de filasse.
Fus: fuseau; coca: coche; coquièra: thie; conolha: quenouille.

Aspia: dévidoir pour écheveaux: madeicha: écheveau.

Coire: blanchissage du chanvre.

Dabanèlh: dévidoir pour pelotes; dabanar: dévider; catèlh: pelote.

ANNEXE 3

TRANSCRIPTIONS PHONÉTIQUES

Les termes sont transcrits dans leur ordre d'apparition dans le texte, selon l'alphabet phonétique du NALF.

kané ba pèrees aspyes kugo de mandro karbu karbe Fumenela masus prim stulpo buret koiré durk ann ruskadye Fusko 29 milio oram 201 of dabana severa sèndryè dabanel bargo nauk mases kunulo

kukyèro bertel kanabu busko masular lean-pie sons de sorcelle Fielasa ying field Tagan fiel buret madèreo HAT O katel

F. OLIVE.

ANNEXE 3

COORTSHOTT CHOIT INSCRIPAT

les termes sont transcrits dans leur ordre d'apparition dans

Les prochaines livraisons de ce rapport d'enquête comprendront les articles suivants :

- Claudine FABRE : L'alimentation carnavalesque.
- Jean-Pierre PINIES : Le livre de sorcellerie.
- D. FABRE et J. LACROIX : Présentation du terrain et déroulement de l'enquête.
- D. FABRE et J. LACROIX : Le Blason populaire. Eléments d'une analyse différentielle des micro-cultures.

